

Du modèle de la perfection au modèle de l'intégration

Amedeo Cencini

INTRODUCTION

1 - MODELE DE LA PERFECTION

2 - MODELE DE L'AUTOREALISATION

3 - MODELE DE L'AUTO ACCEPTATION

4 - MODELE DE L'INTEGRATION

INTRODUCTION

A la fin de cette première partie, il convient de faire une clarification importante pour pouvoir définir l'objectif de la formation, c'est celle qui naît d'une confrontation avec le passé et tout ce qui, en d'autres temps, était considéré sans aucun doute comme l'objectif "ad quem" d'un programme de formation, et de la vie consacrée et sacerdotale en général: la perfection.

Ce modèle est resté en usage jusqu'à notre époque, quand on désigne encore la vie consacrée comme vie de perfection, et que les congrégations religieuses se considèrent comme "Instituts de perfection", mais il a connu des révisions substantielles du concept et de la logique qui le sous-tendent. Voyons quels modèles se sont succédés dans l'évolution informelle de ces dernières décennies, qui ont lentement modifié une certaine idée de perfection comme objectif du programme de formation : les modèles de l'autoréalisation, de l'acceptation, et actuellement de l'intégration.

1 - MODELE DE LA PERFECTION

Nous pourrions définir le modèle opératif du saint parfait et d'une formation qui tend à la perfection comme modèle de la "canalisation", qu'on peut représenter comme une flèche qui prend une direction précise vers un point précis, la perfection justement, en excluant tout le reste.

1.1- Prétention (irréaliste) et risque (réel)

La stratégie de la canalisation prévoit que les énergies instinctives de l'homme, ambiguës comme elles sont, ne peuvent être assumées que dans la mesure où elles suivent un projet élaboré par la raison. Par conséquent, on court le risque (pas forcément mortel) que certaines dimensions qui n'entrent pas immédiatement dans les schémas de ce que nous appelons (ou que l'individu appelle) perfection, soient réprimées, niées et gommées, au moins intentionnellement. Mais la prétention que l'énergie pulsionnelle devienne immédiatement conforme aux valeurs, sous peine d'élimination, semble irréaliste et finit par appauvrir la vie psychique de l'aspirant à la sainteté. Effectivement, les forces niées ne disparaissent pas et ne cessent d'exister, elles restent présentes, niées et non acceptées. Autrement dit, leur énergie n'est plus une force dont jouit l'individu et dont il se sert pour vivre son idéal, mais comme une force brutale que l'individu combat et qui veut continuellement émerger et s'imposer à sa manière, rendant dramatique la vie consciente et mettant toujours davantage en péril la poursuite de l'idéal de perfection. La vie se complique ainsi dangereusement, et le modèle original risque de se transformer en modèle de la lutte à outrance et de la tension insupportable à long terme.

Avec le résultat, fréquent dans notre histoire, que beaucoup de ceux qui aspirent à ce type de perfection finissent par ne plus résister à la tension, et passent parfois à l'extrême inverse ou préfèrent se laisser aller à une vie médiocre.

1.2- Contrôle parfait (et épuisant)

Autre conséquence ou composante plus ou moins inévitable. Plus grande est la force subjective de contrôle, plus forte sera la menace que l'eros et le pathos (les symboles de l'énergie instinctive) feront subir à la conscience, ce que le sujet lui-même ressentira avec une certaine angoisse. L'individu opposera alors aux tentations une résistance frontale qui entend jeter, le bébé avec l'eau du bain... Effectivement, seule la dimension de lumière et de bonté, de pureté et de positif a le droit d'exister dans sa vie. Les autres dimensions d'ombre, qui appartiennent pourtant aussi à la réalité humaine, sont constamment mises en accusation et placées sous contrôle. Le modèle de cette idée de perfection chrétienne est le contrôle parfait de tous ses instincts ; il sert à celui qui poursuit inflexiblement l'idéal le plus élevé, châtie et réprime les passions qui s'opposent à la vertu ; mais il doit toujours recourir à un lourd investissement de la volonté, avec une dépense notable d'énergie psychique, dépense qui rend la personne "fatiguée et oppressée"[1]. Ce qu'il fait, son idéal de perfection avec tous les renoncements et pénitences qu'il comporte, est plus une obligation qu'il s'impose ou dont il se sent chargé comme d'un joug, que l'exigence et la conséquence d'une relation d'amour. Il le veut de toute sa volonté, tant pis s'il ne l'aime pas ; ce qui compte est qu'il se décide à se convertir, c'est-à-dire à changer de comportement, non qu'il trouve plaisir à se laisser attirer par l'Esprit ou qu'il expérimente la liberté de l'amour. Il y a en en tout cela une énorme bonne volonté et une intention sincère dont personne n'est en droit de douter, mais il y a probablement peu de liberté intérieure et encore moins une transcendance de soi proprement dite (malgré la tension vers le dépassement de soi).

1.3 - Sans passions et sans passion

Voyons encore quelques implications de cette équivoque sur le plan de la formation. Le jeune est orienté vers un parcours qui se révèle impossible : il est de fait poussé à gommer une partie de soi, considérée comme la moins noble et la plus humiliante – poussé au point d'avoir l'illusion qu'il peut réussir dans son intention, éliminant et extirpant jusqu'à la racine cette partie de lui-même ; avec le résultat qu'on n'élimine absolument rien, mais qu'on relègue tout dans l'inconscient, d'où l'instinct nié continue imperturbablement à perturber la vie consciente du sujet, s'infiltrant subtilement comme motivation profonde de gestes apparemment corrects et évangéliques, ou comme raison profonde de sensations, réactions, états d'âme et crises "inexplicables".

Autre conséquence extrêmement négative au niveau de la formation : on transmet ainsi au jeune une idée contradictoire de lui-même ; il y aurait de fait dans son moi une zone irrémédiablement négative qui doit être dominée, ou qu'il vaut mieux ignorer, un mystérieux "trou noir". D'une part on favorise ainsi une certaine présomption et suffisance ("tu dois dominer et effacer tout le négatif"), d'autre part il s'insinue une

conception négative de soi-même, qui ne tardera pas à émerger sous forme de colère et de sentiment de culpabilité quand le sujet ne réussit pas à vaincre et à dominer, ou sous forme de dépression et de désarroi quand il est contraint de constater qu'il n'a rien effacé du tout. Le résultat de cette confusion sera que le sujet n'est pas aidé à se connaître ni à s'accepter ; en un mot, il ne sera pas vraiment libre vis-à-vis de soi et des autres, sur lesquels il aura tendance, comme réaction défensive, à projeter ce qui lui pose problème et qu'il n'accepte pas en lui-même. Enfin, comme nous l'avons déjà souligné, c'est la vie psychique en général qui s'affaiblit : toute passion, même diabolique, contient de l'énergie, et sans énergie l'homme ne peut rien accomplir. Il sera ou risquera d'être un être sans passions, un être sans passion.

L'avantage du modèle de la perfection est l'extrême clarté du projet proposé, des valeurs à atteindre et de la discipline à pratiquer, de la distinction entre ce qui est bien et ce qui est mal, des parcours méthodologiques et des renoncements inévitables. Et ce n'est pas rien.

De toute façon, un tel modèle appartient à un certain passé, même si ce dernier n'est pas encore tout à fait passé ; ici et là on peut encore reconnaître dans certaines conceptions actuelles et dans certaines pratiques éducatives des restes de cette mentalité. En un temps d'incertitude et de désorientation comme le nôtre, il y a des gens qui considèrent que tout pourrait être résolu en retournant simplement à ce modèle, avec la clarté qui le distingue et la discipline qui en découle.

Mais nous devons dire qu'en fait, un tel modèle crée de sérieux problèmes, non seulement au niveau psychologique et au niveau de la formation, comme nous venons de le voir, mais aussi de la vie spirituelle et de l'interprétation correcte du message chrétien, prêtant le flanc au risque du perfectionnisme et du légalisme. Celui qui interprète la tension vers la perfection en des termes trop réalistes et immédiats, privilégiant les comportements dès l'abord, risque effectivement de tomber dans ce syndrome de l'observance formelle, de la loi pour la loi, que Jésus lui-même a contesté avec une particulière véhémence et que Paul continuera d'attaquer avec autant de passion ; de fait, la prétention de construire sa propre perfection de ses propres mains et avec ses propres forces rend vaine la croix du Christ.

Un tel modèle ne pouvait donc pas résister au renouveau entamé depuis le Concile Vatican II.

2 - MODELE DE L'AUTOREALISATION

Ce modèle, typique des années qui ont immédiatement suivi Vatican II, doit être compris dans le contexte exact de la période historique qui l'a vu naître de manière plus ou moins informelle. D'une part, en effet, il est la conséquence inévitable du modèle de la perfection, la réaction prévisible à celui-ci ; d'autre part, il marque aussi une rupture assez marquée par rapport à lui.

En quoi consiste-t-il ? Avant tout à placer son identité personnelle dans ses propres dons et qualités (au niveau physique, psychique et moral), présumant d'être artisan de soi-même et de son destin (le type du self-made-man), et à rechercher la réalisation de ses propres talents et capacités comme but primordial de la vie, comme condition et garantie de l'estime de soi.

2.1- Le moi au commencement, au centre et à la fin

Placer l'autoréalisation comme objectif d'un parcours de formation religieuse ou sacerdotale signifie, en réalité, transférer dans le domaine psychologique ce qui était auparavant référé et appliqué au domaine spirituel. Dans ce sens et au-delà de l'apparence, l'autoréalisation et la tendance "auto perfectionniste" ne s'opposent pas, surtout grâce à cet auto, symbole du repliement sur soi. Le premier, l'autoréalisation, souligne l'aspect psychique et absolument immanent au sujet ; le second se déploie dans le domaine transcendant et spirituel, mais souvent avec la même logique et en vue du même objectif : la logique du "moi auteur de moi-même", des activités et succès personnels, pour arriver à une estime et réalisation de soi construite de ses propres mains et faite de résultats visibles et plus ou moins exhibés. En somme, c'est toujours le moi au commencement, au centre et à la fin de tout.

Dans le cas de la perfection, c'est un moi qui se nourrit de contenus spirituels et tend vers des objectifs nobles ; dans le cas de l'autoréalisation, c'est un moi très préoccupé de ses dons, qualités, talents variés, et de l'estime de soi, et qui se fait une règle de la primauté de la réalisation de ces choses sur tout le reste (y compris la formation spirituelle) ou du moins place une telle réalisation comme condition de l'estime de soi et du sens de la satisfaction personnel, du bonheur personnel.

Les contenus changent donc, mais le style et le dynamisme intra-psychique reste le même, comme il arrive généralement – chose étonnante – quand on passe d'un extrême à l'autre dans ce mouvement pendulaire qui a souvent caractérisé ces temps de changements incertains et parfois changeants.

2.2- Aspects positifs

Dans le domaine de la formation religieuse et sacerdotale, cette inversion de tendance plus ou moins apparente a déterminé des changements parfois imprévus au niveau des conceptions théoriques et des pratiques mises en œuvre dans la pédagogie de la formation. Aussi de nature positive.

Voyez par exemple le retour à la place centrale accordée au sujet par rapport à cette conception de groupe un peu passive et conformiste, qui permettait selon les cas de se fondre dans le collectif ou de se cacher pour éviter certains appels ; ou bien le rapport plus équilibré entre grâce et nature, entre les dons de l'Esprit et les qualités

personnelles, un rapport qui va au-delà de l'adage simple et désormais courant : "la grâce suppose la nature" ; ou encore l'attention prêtée à des thèmes importants sur le plus psychologique, avec ses inévitables rejaillissements sur le plan spirituel, comme l'auto-identité, l'estime de soi ou la réalisation de soi ; ou enfin la valorisation de l'humanité, d'un certain sens de la satisfaction personnelle, du goût de vivre... que certaines conceptions de la vie spirituelle considèrent à tort comme étrangers ou même contraires à une authentique vie dans l'Esprit.

Dans tout cela, indubitablement, l'entrée des sciences humaines dans nos milieux de formation a joué un grand rôle.

Mais on a aussi couru des risques évidents, risques d'erreurs de perspective, d'emphatisations excessives, de déséquilibres entre les valeurs, d'unilatéralismes exaspérants. Avec aussi des conséquences aussi d'un certain prix. Voyons-en certaines, sur le plan de la formation sacerdotale et religieuse.

2.3- Aspects contradictoires: le talent comme limite

Quand la perspective est seulement ou surtout celle de l'autoréalisation, le talent personnel prend une importance démesurée, et tout est perçu dans la perspective de le réaliser, comme si c'était la chose la plus importante et l'aspect le plus marquant de l'identité personnelle. Le choix de la vocation, par exemple, est fait en fonction des talents personnels ; le sujet ne peut choisir (et se choisir) en dehors de ces talents, ni faire ensuite aucun choix ou accepter aucune proposition s'il n'a pas la certitude de pouvoir réussir parfaitement dans l'activité demandée, il n'a plus aucune liberté pour se risquer, tenter de nouvelles entreprises, viser plus haut. Et ainsi le talent devient paradoxalement comme une limite à la réalisation personnelle, tandis que l'individu qui voulait s'autoréaliser se condamne à s'autorépéter en une coercition (ou clonation) à répétition.

2.4- Dépendance du rôle et du résultat

Par ailleurs, celui qui fait de l'autoréalisation son objectif existentiel risque sans s'en rendre compte de devenir dépendant de bon nombre de choses, situations, personnes, milieux... Avant tout, son estime de soi dépend du rôle qui lui incombe et du contexte où il peut montrer ses talents ; détaché de l'un et l'autre, il ne se retrouve plus soi-même et se sent une nullité ; il deviendra toujours plus dépendant, à l'excès, du résultat positif et du consensus social, craignant l'insuccès comme un échec personnel et prenant un soin extrême de son image sociale comme ce qui lui confère l'identité, avec tout ce que cela signifie (carriérisme, protagonisme, compétitivité et rivalité dans les relations, envie et jalousie...) ; il aura évidemment de grosses difficultés à reconnaître ses propres limites morales et à vivre dans une authentique conscience du péché, parce que cela jetterait à bas son estime de soi déjà faible ; la conséquence serait de ne jamais faire l'expérience de la miséricorde de l'Éternel, et donc de devenir, en pratique, un être antisocial.

2.5- De l'autoréalisation au complexe d'infériorité

Ce qui est à la fois comique et triste est que tout ce zèle à rechercher l'autoréalisation personnelle n'arrive à aucune réalisation et finit par produire la sensation contraire, celle de ne jamais pouvoir acquérir la certitude définitive de sa propre positivité, comme quelqu'un qui boit sans cesse en ayant l'impression de mourir de soif. Et ainsi la tension vers l'autoréalisation personnelle produit ou risque de produire un sens ou un complexe d'infériorité.

Il suffit d'un peu de saine psychologie pour comprendre pourquoi : l'être humain ne se trouvera jamais en se cherchant trop, il ne satisfera jamais son besoin d'estime en en faisant le but immédiat et prioritaire de ses actions, et encore moins en se faisant l'illusion que c'est de l'extérieur, des résultats de ses activités ou des promotions reçues que peut lui arriver la solution d'un problème intérieur comme celui de l'identité et de sa réalisation. Et cela d'autant plus si l'être humain en question a choisi de se consacrer au Dieu de Jésus-Christ, à l'image de celui qui ne s'est pas cherché lui-même ni sa propre gloire, mais qui a cherché le salut des hommes et la gloire du Père, accomplissant les deux (et se réalisant) quand il fut élevé de terre, sur cette croix qui est le sommet mystérieux de toute authentique réalisation de soi !

Disons tout de suite que ce modèle de l'autoréalisation ne s'est certainement pas "éteint" avec la période qui a immédiatement suivi Vatican II, mais qu'il est encore... en bonne santé. Et il est également important de souligner qu'il possède un remarquable pouvoir d'attraction et de séduction, soutenu et promu qu'il est par une culture qui pousse toujours plus dans le sens du subjectivisme solipsiste, comme une tentation qui n'épargne personne et qui, comme toutes les tentations authentiques, est traîtresse et menteuse, et ne se fait pas reconnaître... Les talents personnels ne sont-ils pas des dons de Dieu à exploiter ? De fait, entre l'utilisation des dons personnels pour le Royaume et leur appropriation narcissique, la limite est très subtile. L'équivoque de l'autoréalisation continue donc encore à mettre de la confusion dans l'esprit et le cœur de celui qui est appelé à se consacrer à Dieu, comme une voie sans issue ou un sentier qui se perd. Il est fondamental de pourvoir pendant la formation initiale à clarifier le sens de l'identité et l'indication d'un chemin qui conduise à la certitude d'une identité substantiellement et solidement positive[2].

3 - MODELE DE L'AUTO ACCEPTATION

Un modèle sans aucun doute plus objectif et réaliste dans la prise en compte du monde intérieur et intrapsychique, par rapport aux deux modèles précédents, est celui qui nous pourrions appeler modèle de l'auto-acceptation. Le terme vient des milieux de la psychologie et de la psychothérapie, particulièrement de la psychologie humaniste, et

sert à souligner l'importance de se regarder avec bienveillance, sans les auto-condamnations du modèle de la perfection, qui conduisent lentement à une faible estime de soi ou même au refus de soi, et sans les frénésies narcissiques du modèle de l'autoréalisation, qui finissent par éloigner de l'idéal sacerdotal et religieux. Mais la logique de fond est encore et toujours celle du moi qui reste dans son univers, celle de l'"auto".

3.1- Connaître sa propre réalité et ses aspects négatifs

Plus spécialement, selon ce modèle, toute la réalité intérieure personnelle (ce qu'on appelle le moi actuel) est d'abord reconnue, donc identifiée aussi et surtout dans ses composantes négatives, celles qui ne s'alignent pas immédiatement avec le moi idéal. Reconnaître ces composantes signifie leur donner un nom précis, comprendre ses points les plus faibles, identifier ce dont on est esclave et ce qui rend vulnérable.

Par conséquent, cette phase dans un chemin d'éducation authentique a une importance évidente: sur ce chemin, la première chose à faire est de connaître ses inconsistances, les parties de la personnalité qui sont particulièrement fermées à l'action de l'Esprit, consciemment ou inconsciemment, et donc ce sur quoi il faut travailler, et ne pas se limite à... excommunier et à prétendre détruire, peut-être avec l'illusion d'y être arrivé. Il est évident que plus précise est l'identification de ses propres faiblesses, plus efficace pourra être le travail de purification et de conversion.

C'est à ce moment que devrait s'ouvrir la deuxième phase, celle de l'acceptation proprement dite. Qu'il est peut-être plus facile de comprendre dans ce qu'elle n'est pas que dans ce qu'elle est.

3.2- Reconnaître sa condition de créature

Accepter, ou s'accepter, veut dire avant tout ne pas prétendre éliminer ses propres composantes négatives, ne pas présumer de les éliminer par ses propres forces, d'un point de vue chrétien, et encore moins considérer qu'il est possible de programmer la résolution de chaque problème dans de brefs délais, au point de n'avoir plus aucune réclamation ou provocation de la part de ses tendances immatures. Ce seraient des attentes irréalistes, qui ne pourraient jamais avoir de réponse dans la réalité.

Le modèle de l'acceptation souligne l'exigence de reconnaître dans ses propres limites le signe des limites existentielles, de la condition de créature, quelque chose qui est destiné à demeurer toujours et qu'il n'y aurait aucun sens à combattre avec l'intention et la certitude de l'éradiquer. Sur un plan plus directement chrétien, la limite peut justement être vue comme ce qui permet de récupérer l'identité personnelle, comme ce à travers quoi passe le mystère du moi; mais c'est aussi ce qui me met à genoux et me "contraint" à supplier Dieu qu'il ait pitié de moi pécheur; enfin la limite me rend capable de vivre avec les limites des autres, sans jamais me scandaliser, sans me sentir supérieur à personne, sans me raidir et devenir dur devant les faiblesses du frère.

3.3- Risques et contradictions: immobilité et médiocrité

Mais un tel modèle cache aussi un risque, fondamentalement lié au repli sur soi et à une lecture seulement immanente de la réalité personnelle: le risque que l'acceptation de soi finisse par provoquer chez la personne une sorte de consentement tacite et pratique de ses côtés négatifs, comme une auto-absolution toujours plus pacifique et tranquille, ce que la psychologie moderne appelle situation d'ego-syntonie, ou bien une auto-justification de sa situation personnelle, avec en parallèle une perte du sens de la pénitence, c'est-à-dire avec le péril de perdre le sens de la faute et surtout la conscience du péché (bien que la limite psychologique soit différente de la limite morale), avec tout ce que cela signifie : douleur, amertume, repentance, honte, intention de se corriger... D'un autre côté, personne ne doit se cacher que c'est précisément la culture dans laquelle nous vivons, une culture toujours plus aplatie sur l'indifférence éthique, qui tourne en dérision celui qui se culpabilise d'une manière ou d'une autre et ne croit pas à celui qui se repent ; (pseudo-) culture qui ne sait plus distinguer le bien du mal et n'ose plus demander ni renoncement ni sacrifice pour sortir de certaines habitudes et se corriger. Dans ce sens, je peux évoquer l'observation du recteur d'un séminaire régional : "Mes séminaristes se sont entendu dire leurs premiers "Non" au séminaire..."

Un autre effet néfaste de cette culture accommodante et créant la confusion serait de fait, avec l'attitude ego-syntonique par rapport à ses propres faiblesses (opposée à l'ego-allogène sur lequel nous reviendrons plus loin), la perte de la motivation à changer, à se convertir, avec pour conséquence une situation "assise", d'immobilité au niveau psychique et spirituel. Pourquoi changer et se convertir, effectivement, si l'objectif plus ou moins implicite est l'auto-acceptation, tellement plus simple et facile quand on s'entend dire et répéter que le summum dans la vie est d'être soi-même" ? Plus encore, l'acceptation de soi met parfois en branle un processus mental qui conditionne même la conscience et ses jugements, faisant considérer comme licite ou au moins pas très grave certains comportements.

Une autre conséquence aussi grave qu'inévitable, bien que rarement mis en évidence, est la médiocrité. Le modèle de l'auto-acceptation rassure et tranquillise, il ne provoque pas, ne pousse pas à une crise salutaire ; et s'il devient l'objectif ou le modèle implicite de la formation, dans la pratique, il ferme toute possibilité d'avancer, il met la personne en situation de se contenter de ce qu'elle est et du point où elle est arrivée, lui donne l'illusion... d'être "elle-même" et la convainc qu'elle ne peut pas faire plus, et même, lui laisse entendre que faire des efforts pourrait nuire à sa santé et n'avoir que des résultats artificiels...

Il est bon de rappeler qu'encore aujourd'hui, l'acceptation de soi est proposée et indiquée par une certaine psychologie comme la solution de bon nombre de problèmes, comme but et fin, elle est présentée comme une découverte innovante et stratégique ; tandis que sur le plan spirituel, elle est confondue avec l'authentique humilité, avec l'abandon et la remise de soi entre les mains de Dieu. Il est important de savoir le distinguer, sur le chemin de la formation initiale : l'authentique acceptation de soi est seulement une étape qui ouvre à avoir le courage de changer et à poursuivre le chemin, en vue de la croissance et non d'une immobilité statique et passive. L'humilité chrétienne n'a rien à voir avec l'inertie et le manque d'esprit d'entreprise : l'humble est créatif et ingénieux, surtout parce qu'il sait en qui il se confie et sur qui il peut compter...

Si donc le modèle de la perfection privilégie le moi idéal avec la rigueur de ses objectifs, tandis que le modèle de l'autoréalisation réduit tout à la mesure des dons et qualités personnelles du sujet artisan de soi-même, le modèle de l'auto-acceptation semble enfler outre mesure (et rassurer) le moi actuel sans aucune tension de croissance, et montre donc toute son insuffisance et son ambivalence sur le plan de la formation.

4 - MODELE DE L'INTEGRATION

L'idée de l'intégration constitue un net dépassement du concept et de la pratique de l'auto-acceptation, ainsi que des deux autres modèles. D'une part, un tel concept exprime l'ultime progrès des sciences humaines et de la psychothérapie en particulier, qui découvre toujours davantage la fonction seulement instrumentale et non finale de l'acceptation de soi ; d'autre part, elle manifeste aussi l'entente chaque jour meilleure entre ces sciences et les disciplines classiques de la formation spirituelle, étant en tant que telle une idée à la fois théologique et psychologique.

L'image qui pourrait rendre l'idée d'intégration est celle d'un cercle ou d'un mouvement concentrique qui englobe et intègre le réel autour d'un point central. La stratégie de l'intégration suit donc un tout autre chemin que celle de la perfection, et va aussi bien au-delà de l'objectif de l'autoréalisation et de l'auto-acceptation : c'est une stratégie qui implique la présence d'un centre capable de rassembler autour de soi la réalité environnante, l'attirant et lui donnant sens, la purifiant et l'enrichissant, lui donnant une nouvelle orientation et la valorisant au maximum. Intégrer est un phénomène complexe qui englobe une certaine variété d'opérations : compléter ou accomplir, perfectionner, créer l'unité autour d'un centre, recueillir ou réunir, corriger ou réorienter..., mais aussi illuminer, signifier, vivifier, réchauffer, renforcer, cicatriser...

Dans le cas d'une personne en formation, un tel noyau central cherche à assumer toute la complexité du logos, de l'eros et du pathos. La personne en marche vers l'intégration cherche à agir en partant d'un centre vital, d'une intuition de base, d'une valeur – en dernière analyse – dans laquelle il reconnaît son moi et ce qu'il est appelé à être, toutes les autres forces de l'homme passionnel. Il ne part pas avec l'idée de rien abolir de sa propre humanité, mais se propose de faire tourner toutes les impulsions de la vie autour de ce centre vital, comme des satellites autour d'une planète.

Son effort – naturellement c'est d'effort qu'il s'agit, avec la fatigue et les renoncements que cela implique – est précisément d'équilibrer entre elles ces impulsions et de les réorienter, les dosant toujours en vue de l'objectif central et final, retranchant progressivement d'elles ce qui n'est pas conforme à un tel objectif. Il n'a pas une peur préconçue des passions, il les affronte ou apprend à les affronter, avec naturel si possible, comme faisant part de sa nature. C'est comme s'il travaillait sur deux fronts, au centre et à la périphérie : au centre pour retrouver toujours son identité propre en ce point vital qui a le pouvoir d'attirer et de donner signification à tout, et à la périphérie pour approcher toujours davantage de ce centre vital chaque fragment de son être et de sa manière de vivre.

Il ne présume donc pas de rien effacer de soi, il ne se fait pas l'illusion de pouvoir le faire ; et même, il a des raisons d'espérer que ses côtés négatifs, ainsi accueillis et provoqués, affrontés et filtrés, perdent peu à peu leur virulence et se comportent comme un fauve apprivoisé.

D'un autre côté, il sait bien qu'il ne peut laisser les choses comme elles sont, se contentant de prendre acte de ce qu'il est et de ses propres maux. Il travaille sur eux en deux phases, une négative et de purification, l'autre positive et de découverte du sens profond.

4.1- Les deux phases

La première phase, négative, implique la fatigue du renoncement, de savoir dire non à certaines prétentions de l'instinct. Le sujet doit apprendre à s'y opposer, parce qu'il les sent en rupture avec sa propre identité et vérité intérieure, avec tout ce qu'il veut réaliser et devenir (il les sent ego-allogènes et non ego-syntoniques), il en souffre et fait tout son possible pour les maintenir sous contrôle et ne pas en être dépendant. Il ne se reconnaît pas en elles.

Dans la pratique, il est important de connaître le processus de formation de certaines motivations inconscientes, qui peuvent conduire à l'immaturité ou à l'inconsistance, ou qui peuvent en découler et les renforcer. Parce que, au moins en partie, ce sont des processus dont nous sommes responsables et qui peuvent être prévenus, retenus ou combattus.

4.1.1- Paralysie du processus de formation par des motivations inconscientes

Prenons comme exemple un cas de dépendance affective

Recherche de petites gratifications superficielles

Au commencement, la personne pourra se rendre compte intérieurement de l'existence d'une situation de carence ou d'insatisfaction par le sentiment d'une certaine solitude ou de situations perçues comme non gratifiantes, une certaine nécessité de contact psychologique, voire physique, de sécurité et d'attention des autres dans ses relations, et en conclusion, de centralité du moi. Cela pourra conduire à rechercher de petites gratifications, de petites concessions de nature affective au sens large, comme par exemple : recherche de personnes et de contacts variés (spécialement avec ceux qui paraissent plus disponibles), demande implicite d'attention, fuite de la solitude avec soi-même et réclamation de compagnie à tout prix, satisfaction de certaines curiosités... Normalement, dans cette première phase, les "concessions" sont de peu d'importance et de faible valeur dans le domaine moral.

Comportement ambigu

Progressivement, le comportement devient de plus en plus enclin à une certaine ambiguïté, parce qu'il ne s'agit pas encore de conduite peccamineuse, et cette ambiguïté s'étend lentement au jugement moral, qui se fait toujours plus bienveillant et compréhensif.

Cela met en évidence une certaine faiblesse initiale de certaines convictions, et même une certaine sensibilité par rapport aux valeurs.

Habitude

Quand ces petites gratifications se répètent, et dans la mesure où elles se répètent, elles se transforment en habitude, et la gratification affective devient habituelle, style de vie qui a de moins en moins besoin d'un stimulant conscient de la personne, et même qui s'impose un peu. Cela signifie : moins de liberté à vivre sans ces gratifications, renoncement toujours plus difficile, moins de connaissance de ce qui arrive dans le cœur, et une familiarité toujours plus grande (ou ego-syntonie) avec ces gratifications ou avec un style de vie gratifiant, toujours plus ambigu.

Automatisme

Peu à peu, et toujours sans qu'intervienne l'intelligence et la stimulation pour changer, les gratifications et concessions affectives deviennent automatiques, non seulement elles ne nécessitent pas une stimulation consciente de la part de la personne, mais elles anticipent sa connaissance et ses décisions. Automatisme veut dire tout ce qui est imposé, attraction qui emporte et qui est toujours plus forte (et plus forte que moi-même) et qui s'impose à la liberté du sujet : il ne sera déjà plus libre, et non seulement cela, mais il perdra aussi progressivement la capacité (ou la liberté) de jouir de cette gratification à laquelle il s'est habitué ("plus une personne fait ce qui lui plaît, moins ce qu'elle fait lui plaît"). Par conséquent la gratification primitive (qui était superficielle et sans valeur morale) ne suffira plus, elle devra augmenter au point de provoquer une recherche de gratification qui pourra arriver à être d'une certaine importance morale. Mais l'individu ne s'en rendra pas compte, ou sa conscience le justifiera. Il est également possible que ce même étrange mécanisme qui rend la nécessité toujours plus exigeante et la personne toujours moins libre de jouir de la gratification, obscurcira toujours plus la conscience, ou fera que le sujet sera de moins en moins capable de prendre ses distances et de garder un libre jugement de conscience. Evidemment il utilisera de plus en plus ses mécanismes de défense (cf. les deux exemples : "les deux religieux 'sposini', dans Les sentiments du Fils (SF 206-207 note 3), et le prêtre de la bonne nuit)

Motivation inconsciente

Le processus qui conduit normalement à l'automatisme ignore de plus en plus l'individu et lui fait perdre le contrôle de cette nécessité de plus en plus pressante, au point qu'elle est de plus en plus la motivation de l'action, c'est-à-dire qu'elle se place au centre de la vie et à partir de là dirige tous les actes, non seulement comme cause de quelques comportements qui recherchent l'affection, mais comme motif central de toutes les actions et relations, et comme quelque chose de présent dans tous les moments de la vie.

C'est là que se produit l'inconsistance, et comme inconsistance affective (qui peut prendre pour la personne affectivement dépendante des connotations sexuelles) ; inconsistance comme quelque chose de central dans la vie de la personne, qui la pousse à agir d'une manière déterminée, peut-être différente de son idéal, qui la divise intérieurement et la désagrège. Une partie de ses énergies se tourne vers des valeurs en lesquelles elle croit consciemment, mais une autre partie, plus ou moins profonde, est soumise et attirée par une nécessité toujours plus imposée et cachée. L'inconsistance se manifeste fondamentalement comme une désintégration (cf SF 219). La personne ne sera pas totalement responsable de ses actes ou de ce qu'elle sent, mais certainement elle est responsable du processus qui s'est produit en elle. En conséquence, elle peut faire quelque chose pour arrêter ce processus, pour revenir en arrière, pour retrouver sa liberté et toutes les énergies qui l'ont éloignée d'elle-même, la divisant intérieurement. Le processus d'intégration a pour objet la récupération de cette énergie et, par conséquent, la restauration de l'intégrité propre.

4.1.2- Récupération de la connaissance de soi

La phase positive de l'intégration commence avec la récupération, avant tout, de la connaissance de soi. L'intégration première et fondamentale est celle de la conscience de soi, et nous pourrions dire que c'est la condition pour mettre en marche le dynamisme de l'intégration. Le plus grand défi de l'inconsistance et du processus que nous avons décrit est que tout cela risque de se produire au-delà de la conscience de l'individu. C'est un grand problème pour nous. D'une part, nous comptons sur notre structure de formation avec de nombreux instruments et possibilités de croissance au service des jeunes ; et de l'autre nous devons admettre que malgré tout ces structures ne fonctionnent pas, ou nous ne fonctionnons pas, car il est tout à fait sûr que nos jeunes n'avancent pas suffisamment dans la connaissance de soi, même avec les multiples aides et stimulants au niveau culturel, éducatif, moral, disciplinaire, expérientiel, spirituel, liturgique, tant sur le plan individuel que communautaire, dans différents contextes et avec l'aide de différents agents (directeur spirituel, éducateur, animateur, confesseur, recteur, professeurs...) et d'une vaste expérience. C'est une constatation dure et déconcertante : après plusieurs années de formation, nos jeunes ne se connaissent pas, ne savent pas sur quoi travailler, n'ont pas perçu la cause de leurs faiblesses, le pourquoi de leur nervosité, la racine des chutes qui se répètent constamment, le motif d'une certaine impuissance et manque d'efficacité dans l'annonce, la raison du manque d'enthousiasme, de la frustration, de la désintégration, de la dépression subtile qui s'introduisent en eux... Ce fut l'une des premières données de la recherche de l'équipe du P. Rulla : après quatre ans de formation religieuse et/ou sacerdotale, seulement un pourcentage infime (statistiquement insignifiant, autour de 4%) avait une meilleure connaissance de soi, tandis que plus de 80% des personnes en formation ne connaissaient pas le point central de leur inconsistance, ou l'immaturation personnelle qui, d'une manière ou d'une autre, prend la place centrale dans leur vie et à partir de laquelle s'orientent tous les actes sans que le sujet se rende compte de son manque de liberté, ni soit capable d'accomplir la première étape de sa croissance : se connaître. Ce qui revient à dire : quel genre de formation réussit à mettre en évidence le problème central de la personne ? Nous ne pouvons pas dire que ce soit la faute du sujet ou d'un engagement insuffisant, parce qu'à ce niveau, sa bonne volonté et son désir sincère de s'offrir au

Seigneur lui servent de peu, s'il y a quelque chose qui lui est un empêchement et qu'il ne sait pas quoi...

Comment récupérer la connaissance de soi ?

Cf SF 52-55 (le rôle de l'éducateur), 205-212 (le rôle et le labeur du jeune)

4.1.3 Intégration autour de la croix

Elle est le point de départ du processus d'intégration. Nous avons découvert ce qui était au centre de la vie du jeune (sans qu'il le soupçonne) et qui a failli faire dévier son chemin de formation ; il s'agit maintenant de mettre au centre de sa vie ce qui est digne d'être le centre de la vie de l'homme, c'est-à-dire ce que Dieu le Père a posé au centre du cosmos comme "cœur du monde".

L'élément décisif dans un projet de formation inspiré du modèle de l'intégration est constitué en effet par un axe central, par certaines valeurs, idées, expériences, convictions que le sujet a découvert et ressenti comme centrales et qu'il fait siennes de plus en plus, ou auxquelles il reconnaît quelque chose de familier en même temps qu'il sent devoir y chercher, comme dans le pivot de sa vie, l'inspiration de sa conduite et de ses aspirations ; d'une part c'est ce qui le soutient et le fortifie, mais d'autre part c'est aussi ce qui le provoque comme un constant point de référence, un critère permanent de discernement, un dénominateur commun qui contient et exprime de différentes manières les diverses dimensions de la vie du prêtre ou du consacré (le mystère, le drame, la passion), mais qui a aussi besoin de toutes les dimensions et potentialités de la vie humaine respectivement le logos, le pathos et l'eros).

Concrètement, c'est la personne du Fils, son mystère de mort et de résurrection, le drame de sa Pâque, la passion de ses sentiments, comme nous l'avons déjà indiqué, son cœur de Serviteur et de Bon Pasteur. Le Fils sur la croix (du point de vue de la théologie de Jean) réalise le plus grand processus d'intégration de l'histoire, c'est en soi-même un événement d'intégration. C'est pourquoi une telle référence théologique et spirituelle est aussi le centre névralgique qui fonctionne comme élément intégrateur, et qui devrait être le noyau central de la vie sacerdotale et consacrée, son centre vital, ce qui l'anime et lui donne son identité, et qu'il est indispensable non seulement de découvrir et proposer clairement dans la formation initiale, mais encore d'articuler pédagogiquement comme pôle d'attraction et de motivation psychique. En d'autres termes, le processus d'intégration psychique peut se réaliser seulement autour de celui qui est déjà placé, au moins en théorie, au centre de la vie chrétienne et de l'identité de la vie consacrée et sacerdotale, je veux dire le Christ. Parce que c'est ce qu'il a plu à Dieu le Père, faire du Christ "le cœur du monde", le centre non seulement du cosmos, mais de la vie de tout vivant, parce qu'en lui il nous a choisis, bénis, prédestinés, rachetés, récapitulant en lui toutes choses, en faisant la paix par le sang de sa croix." (cf. Ep. 1,3-10 ; Col. 1,15-20) puisque le Verbe s'est fait chair, non "pour abolir, mais pour accomplir", pour que "tout soit achevé". (Mt. 5, 17-18).

A cette centralité christologique doit correspondre, pour ainsi dire, une centralité psychologique ou psychopédagogique, qui n'est autre en définitive que le processus de "récapitulation" et "réaffirmation de la paix" dont parle Paul, opération complexe, qui vient de loin et doit durer toute la vie, mais qui peut et doit nécessairement commencer dans la formation initiale.

Il s'agira donc de mettre vraiment la croix au centre de la vie du jeune, presque de la clouer dans son coeur pour qu'il découvre progressivement que :

- C'est seulement dans le mystère de la croix du Fils, comme signe du plus grand amour apparu sur la terre qu'il peut donner un sens (=logos) à toutes choses, au passé et au présent, aux limites personnelles et à la faiblesse, à l'impuissance et au péché, à la vie et à la mort, à la souffrance et à l'amour, à son choix de vocation et à tout choix de vie ; et transformer le mal en bien, l'absurde en logique, l'offense reçue en purification radicale, l'infirmité en une participation responsable au salut, la mort en vie...

- C'est seulement le drame de la Pâque du Seigneur qui fait sentir la responsabilité également dramatique (pathos) de l'option personnelle, qui ne peut en aucune manière être déléguée, qui est la responsabilité de l'amour reçu tenant pour naturel d'arriver à être amour livré ; seul le drame du libre choix de Jésus peut communiquer la force de choisir à tout moment de la vie, de se projeter au-delà de soi-même en se remettant entre les mains d'un plus grand, et de tenir en valeur de choisir aussi d'une manière libre le don de soi, don coûteux, jusqu'aux conséquences les plus radicales et les plus exigeantes.

- C'est seulement la passion d'amour manifestée sur la croix qui peut juger l'histoire personnelle et orienter l'amour (eros), former la conscience et illuminer l'esprit, mettre à découvert l'égoïsme inconscient et inconfessé ; qui peut découvrir le vrai mystère de la sensualité et l'ordonner selon sa nature et sa richesse, distinguer illusions et ruses, défenses et réticences de l'égoïsme humain, manifester que l'amour porte les stigmates, et s'il ne les a pas, ce n'est pas un amour vrai... La croix est la vérité de la vie.[3]

C'est pour cela qu'elle attire (Moi, quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi), pour cela qu'elle refait et réunit tout ce qui était dispersé, divisé et sec, tout fragment de vie et d'humanité (cf. Ez. 37, 1-15) ; "rien ne se soustrait à sa chaleur" (Ps. 18), parce que la croix est le centre vivant et chaud autour duquel le jeune doit apprendre progressivement à faire tourner sa vie, impulsions, limites, sentiments, instincts, désirs, projets, passions, rêves, réalisations, etc.

C'est l'icône que le jeune en formation ne doit pas perdre de vue pendant son chemin de formation, (cf. Jn 19, 37) comme les Hébreux dans le désert.

Je crois que ce modèle de formation articulé en trois directions différentes et convergentes, construit autour de ce qui est le centre et se trouve au centre de la vie humaine, pourra vraiment constituer une référence valide actuellement. Ce modèle

répond aux exigences psychologiques de la personne (il suppose un désir de logos, pathos et eros qu'il n'est pas possible d'oublier et qui suppose une ressource correspondante de logos, pathos et eros en chaque jeune), et il donne une réponse à l'identité et aux exigences de la vocation (la vocation de consécration particulière est, en soi-même, mystère, drame et passion).

Nous ne pouvons pas examiner ici les implications concrètes du schéma proposé, mais je désirerais dire quelque chose de plus à propos de la première intégration, celle de la faiblesse et inconsistance personnelles.

Revenons à ce que nous disions au début de la description de la phase positive, après avoir décrit la récupération de la connaissance de soi.

4.1.4 Intégration de la faiblesse

Connaître et identifier ses propres inconsistances ne veut pas dire les éliminer : c'est ce que désirerait le jeune, comme le désirait aussi Paul, obligé d'affronter l'envoyé de Satan qui le souffletait et l'humiliait, et comme peut-être le désirerait le formateur.

Toutefois, intégrer ne veut pas dire éliminer, mais accueillir et recueillir la vie dans toute sa complexité, y compris dans ses affrontements intérieurs, comme l'expérimente celui qui prend au sérieux son chemin de formation. Il s'agit d'accueillir et de recueillir ses propres énergies, y compris cette force mystérieuse qui se cache dans la faiblesse, jusque dans l'inconsistance personnelle.

Tout cela n'est possible qu'avec la force d'un point d'appui, un point central qui permet de maintenir unie la polarité entre ces aspects apparemment opposés. C'est ce que fait, et que seule peut faire, la Croix.

La croix comme mystère

Avant tout, mystère veut dire ce point de rencontre central qui permet de concilier en lui la polarité de ce qui s'oppose en apparence. C'est comme une clé de lecture qui permet de lier entre eux et d'intégrer des éléments opposés et irréconciliables.

Dans notre cas, la faiblesse de l'être humain et l'idéal de la consécration à Dieu, ou la sainteté et le péché... Dans la croix nous voyons cette synthèse parfaitement réalisée : entre l'amour du Christ pour le Père et pour toute l'humanité, et le péché de l'être humain que le Fils charge librement sur ses épaules.

Précisément à cause de cela, le mystère n'est pas quelque chose de négatif et d'impénétrable, de ténébreux et presque hostile. Il est au contraire excessivement lumineux, parce que cette intégration des opposés l'a rendu resplendissant d'une incroyable clarté, comme un éclair qui luit d'un feu grandiose et inextinguible.

C'est précisément pour cela que l'oeil de l'esprit humain ne peut prétendre voir et fixer cette lumière pour la comprendre toute entière rapidement, mais elle peut et doit

adapter lentement sa capacité visuelle-interprétative à la clarté du mystère. Sans aucun doute, le mystère est bon et bienveillant, il envoie continuellement signes et messages à qui veut le comprendre et à qui se met à son école avec humilité et patience pour apprendre son alphabet ; il n'est pas insondable et métallique comme l'énigme qui ne se laisse pas saisir par l'être humain et rend vains tous ses efforts.

Enfin, précisément par la force de sa position intermédiaire ou du fait qu'il est un point de rencontre, le mystère n'est pas quelque chose de froid et d'aseptique, de purement théorique et abstrait, mais c'est un centre "chaud", parce qu'il est en soi-même riche d'énergie et de chaleur, grâce au contact entre les deux réalités qui s'accordent en lui. C'est précisément cette rencontre qui libère une énergie surabondante, qui n'est pas seulement la somme de deux quantités, mais l'effet d'une sorte de multiplication des deux. C'est pourquoi le mystère n'est pas seulement une clé de lecture et d'interprétation du réel, mais bien un dynamisme vital, point d'appui, force qui se propulse, énergie qui trouve la solution, courage pour décider...

La croix comme logos

La croix est tout cela : une réalité riche de lumière et de chaleur. Mais elle doit aussi arriver à être le logos, c'est-à-dire ce qui répond au besoin de sens de tout être humain, point de référence et clé de lecture existentielle pour le jeune qui a appris à se connaître et expérimente qu'une certaine racine de faiblesse et de péché ne peut être arrachée de sa vie, et qui se heurte à l'impuissance, qui a entrepris un chemin de sainteté et reconnaît qu'il porte en lui monstres et démons, qui a choisi la voie de la perfection.

Le jeune doit être aidé à accueillir cet affrontement intérieur à partir de la croix du Christ : synthèse au plus haut degré, c'est-à-dire synthèse indépassable de sainteté et de péché, d'amour et d'égoïsme, de lumière et de ténèbres, de divin et d'humain, de puissance divine et d'impuissance humaine, de violence et de miséricorde, de présence et d'absence, de l'insensé et de la signification suprême.

N'est-ce pas exprès que la croix de Jésus est la plus grande injustice de l'histoire, le plus colossal non-sens, et en même temps le comble du sens, de l'amour, de la justice rédemptrice ? C'est seulement cette contemplation de la croix comme synthèse des opposés qui peut provoquer le jeune à faire de même, ou à découvrir et accueillir, dans l'opposition qu'il vit en lui-même, un sens fondamental de la vie et de son chemin de formation. C'est alors que le jeune est formé pour, d'une certaine manière, passer ce qu'il sait et ce qu'il connaît au crible de la nécessité de la croix, pour qu'elle arrive à être le point de rencontre entre sa faiblesse personnelle et le pouvoir de la grâce, et apprendre ainsi à connaître l'Eternel, à connaître l'autre, à connaître le sens de sa vie et de sa vocation.

Cette opposition intérieure vécue jusqu'au fond ne peut être éliminée, elle est paradoxalement précieuse, et ne peut ni ne doit manquer sur le chemin de la formation (attention aux jeunes trop sereins et tranquilles, jamais en crise et sans grands problèmes, "délices" des formateurs ingénus...).

Concrètement, le jeune est éduqué et formé pour "se servir" de sa faiblesse expérimentée dans la perspective de la croix :

- Pour se connaître soi-même, et reconnaître avant tout son identité propre, le mystère de son moi et de sa pauvreté aimée de l'Éternel. Elle est nécessaire pour se libérer progressivement de ses rêves auto perfectionnistes, de ses illusions d'autosuffisance, de ses narcissismes présomptueux, et arriver à être toujours plus un espace libre pour Dieu, le trois fois Saint ; finalement habitable par Celui qui peut faire de grandes choses en celui qui s'est vidé de son moi, ce Dieu tout-puissant en celui qui a expérimenté son impuissance !

- Elle est nécessaire pour connaître Dieu, délivrant la perception personnelle du divin de toute distorsion, et expérimentant à la place la nécessité de la grâce, l'absolu besoin de Dieu. C'est alors comme si la conscience de sa faiblesse lui enseignait à prier, à s'adresser à Dieu par cette prière essentielle typique du pauvre et de l'humble : "Kyrie Eleison", et le mettait à genoux comme le publicain dans le temple, abandonnant pour toujours cette présomption qui le rend faux et hypocrite devant Dieu et les autres. Le jeune doit apprendre que rien n'apprend à prier autant que l'expérience de sa propre faiblesse !

- Elle est nécessaire pour connaître l'autre, délivrant la perception personnelle de la contamination du narcissisme par définition incapable de comprendre le tu. On ne connaît bien l'autre qu'à partir de la miséricorde, et de l'expérience personnelle de cette miséricorde qui est à l'origine de la vie et de toute relation, qui ne permet pas de se penser meilleur que quiconque et rend au contraire capable compatir aux infirmités d'autrui. Miséricorde qui ne permet pas de se prendre trop au sérieux et rend au contraire capable de se libérer des manies de l'autosuffisance, d'apprendre à se charger des infirmités d'autrui, se rappelant bien les nombreuses fois où nous avons été pardonnés et où les autres ont chargé notre fardeau sur leurs épaules. Apprendre donc à intégrer aussi les faiblesses d'autrui, à répondre au mal par le bien, comme l'Agneau (autre signe grandiose d'intégration et d'intégration du mal), à se sentir responsable du mal du prochain, agissant avec le sens de la responsabilité, non seulement par le pardon, mais aussi par la correction et le soutien fraternel, avec la révision faite en commun, avec la capacité d'accueil inconditionnel de l'autre qui conduit à l'amour du frère (cf. Berdaïev : à la fin de l'histoire, Dieu demandera compte à chaque Abel de ce qu'il a fait de son frère Caïn) ;

Ainsi, celui qui intègre son mal et son impuissance dans la perspective de la croix de Jésus se libère de ses perceptions déformées et de ses attentes irréalistes vis-à-vis de sa vocation et de son avenir, de la vie commune et de l'apostolat. Désormais il ne regarde plus tout cela – inconsciemment espérons-le – en fonction de soi, et de la gratification de son immaturité et de son infantilisme, mais pour annoncer la force de la grâce qui agit dans l'impuissance humaine, ou la force de Celui qui se laisse suspendre et souffre la violence pour nous sauver par ses blessures. Combien de crises seraient évitées si on affrontait la vie, la vie consacrée, l'apostolat etc. en libérant son cœur et son esprit des préjugés personnels conditionnés par les inconsistances habituelles et inconscientes !

Parvenus à ce point, cette pauvreté soufferte et combattue, et maintenant intégrée, et est découverte comme riche de sens, et non à éliminer absolument. Ainsi, cette pauvreté devient toujours plus fonctionnelle dans un projet de formation, elle a une énorme valeur de libération, elle devient affrontement inéluctable et preuve digne de foi de l'authenticité du chemin. Elle est comme une présence constante pour rappeler quelque chose qui ne peut plus jamais être et en aucune manière être oublié ou mis entre parenthèses. Quand ce jeune en formation sera plus tard apôtre, il annoncera l'évangile de la miséricorde non comme un docteur de la loi ou un superman de l'Esprit qui n'a qu'à enseigner aux autres, mais comme un "guérisseur blessé", avec la conscience entière et douloureuse de sa faiblesse, avec la force convaincante de celui qui a expérimenté pour lui-même la grandeur et l'abondance du pardon, signe d'un amour qui l'a précédé et aimé par avance, et qui n'est heureusement pas proportionné à ses mérites. Ce sera comme une intégration continue, dans un processus de formation permanente, dont le point d'arrivée est l'attitude de Paul qui se vante de ses propres faiblesses (cf. II Co. 12,10)

4.2- Les deux dynamismes

Non seulement cela : mais l'énergie acceptée et progressivement libérée renforce le pôle positif, objet de l'intention consciente. C'est un double mouvement : du centre à la périphérie et de la périphérie au centre. Grâce à ce dynamisme réciproque, l'ancrage à la valeur finale et transcendante rend le sujet libre d'accueillir les autres dimensions de son être, la vitalité qu'il en reçoit devient moyen et instrument pour vivre plus intensément la passion centrale de sa vie.

Le résultat est le profil d'un saint, homme intégré, maître de ses énergies (pathos et eros) parce qu'il a laborieusement appris à les tenir toutes en bride d'une manière ou d'une autre ; capable de tendresse et de gestes profondément humains parce qu'il ne s'est pas raidi par la rationalité et le contrôle, qu'il ne s'est pas dévoyé par de subtils narcissismes et par ces présomptions de suffisance perfectionniste qui se moquent de tout ce qui est émotif ; capable de désirer le bien et de se laisser attirer par lui parce qu'il n'a pas mis à mort ses désirs et sa capacité à vouloir le bien, peut-être par peur de ne plus savoir contrôler assez la partie "inférieure" de soi ; libre de donner et de recevoir, d'aimer et d'être aimé, de choisir et de renoncer ; de mystique et d'ascétique.

Pour arriver à cette intégration, qui n'est offerte en cadeau à personne ni n'est le simple fruit d'une synthèse théorique, il faut savoir reconnaître et expérimenter les anges et les démons qui habitent notre vie. L'intégration est le fruit d'avancées et de reculs, d'ascèse et de chutes, de chutes et de reprises, jusqu'au point de cristalliser en un centre fort qui attire et harmonise tout. Quand le saint se considère comme un vil pécheur, indigne du salut et de Dieu, il dit la vérité, parce qu'il parle de la dimension des ombres, de ces méandres sinistres dans lesquels demeurent nos démons enchaînés. Dans un projet de sainteté qui tient compte avec réalisme d'un certain modèle anthropologique, dans lequel l'homme n'est ni saint ni pécheur (mais les deux ensemble), ils sont enchaînés, mais pas morts, et il faut continuellement les intégrer pour que leur force ne renverse pas l'équilibre de celui qui est en formation, mais l'aide à

grandir en direction de la terre promise, et donc de sa propre identité, comme Dieu le veut.[4]

Vous avez apprécié ce texte? D'autres conférences du P. Cencini sont disponibles sur Intratext

[1] Cf L. Boff, Francesco d'Assisi. Una alternativa umana e cristiana, Cittadella, Assisi 1982, p.192[...]

[2] J'ai amplement traité cette question dans A. Cencini, Amerai il Signore Dio tuo. Psicologia dell'incontro con Dio, Bologne 1999, pp.13-37.

[3] Cfr A. Cencini, la Croce, verità della vita, Milano 2001

[4] Cf Ibidem, 192-193. Le modèle de l'intégration est substantiellement l'idée de fond du livre de F. Imoda, Sviluppo umano. Psicologia e mistero, Piemme, Casale Monferrato 1993.

Traduction : Abbaye de Boulaur